

# La Nation

JAA. CH - 1000 Lausanne 1 Poste CH SA

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise  
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-  
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-

*Journal vaudois*

## Le gestionnaire au pouvoir

Pour le gestionnaire moderne, la gestion est une activité qui se suffit à elle-même. Peu importe qu'il s'agisse d'un hôpital ou d'une école, d'un magasin de chaussures ou de l'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud. Ses recettes sont universellement valables – et, à terme, universellement néfastes – parce qu'elles réduisent tous les hommes et toutes les situations à un commun dénominateur, le nombre. Tout est une affaire de chiffres. Les spécificités de l'institution qu'il gère ne modifient ni ses méthodes, ni ses critères, ni son discours.

Il serait même parfaitement à l'aise et occupé à temps plein s'il devait gérer un hôpital sans malades, une école sans élèves, une Eglise sans ouailles.

Maître des plans comptables, des organigrammes et des logiciels, le gestionnaire est au sommet de la hiérarchie réelle. Ce sont ses chiffres qui décident. Les dirigeants y perdent de leur autorité, certes, mais y gagnent, en cas de faillite, une couverture en béton face au pouvoir politique: «Nous avons agi selon les algorithmes les plus pointus d'un expert confirmé», pourront-ils plaider. Et on les approuvera, en haut lieu, parce qu'on partage la même croyance dans la primauté des chiffres.

Naguère, la figure du chef était celle du capitaine, responsable de tout et seul

maître à bord après Dieu. Il incarnait l'entreprise, jugeait des situations, décidait souverainement et restait le dernier sur le pont. Nouveau seul maître après Dieu, et même avant, comme on le voit quand il s'occupe d'Eglise, le gestionnaire ne se sent nullement engagé l'égard de l'entreprise. Il n'est, selon la hiérarchie officielle, responsable d'aucune décision. Comme le capitaine du Costa Concordia, il est en tout temps prêt à décamper pour sauver sa peau.

Les chiffres n'ont pas de sentiments. Le gestionnaire n'attend pas de l'employé qu'il s'attache affectivement à l'entreprise, juste qu'il s'engage corps et âme dans les «projets» successifs qu'il met sur pied. A la stabilité, qui fait de l'établissement un milieu où il fait bon travailler, il substitue un changement permanent dans le vocabulaire, les structures, les tâches et les horaires. A la voie hiérarchique traditionnelle respectant le statut de chaque échelon, il substitue des contrôles aléatoires à tous les niveaux et dans tous les sens, des réunions informelles à demi-décisionnelles, des convocations surprises, parfois un procès à huis clos dont l'accusé n'a pas le droit de parler. L'employé est ainsi plus malléable et corvéable, on peut mieux le presser comme un citron, mais dans une ambiance d'inquiétude et de stress insupportable à long terme.

Les chiffres n'ont pas de mémoire. Le gestionnaire part ou repart toujours de zéro. Sur ses conseils, on érige, à partir de rien, un nouveau bâtiment (hospitalier, scolaire, administratif) plus beau qu'avant, nanti des appareils les plus récents et les plus coûteux. On acquiert à prix d'or un logiciel de gestion d'avant-garde, qui permettra à la presse de pousser des «oh» et des «ah», avant de se révéler poussif et brouillon, claffé de bugs et crevé de «fenêtres» indiscrettes.

Le gestionnaire est conscient de ce que les humains ordinaires sont moins évolués que lui et qu'ils restent attachés à «l'émotionnel». Il sait donc aussi qu'il n'y a pas de gestion performante sans éléments de langage répondant à ce besoin archaïque. Il évoque donc *une équipe enthousiaste*, qui se réjouit de relever un *beau défi* et de *ficeler un magnifique projet*. Il voit son propre rôle comme *une gouvernance stratégique et technique*. Les responsables officiels forment *une équipe gouvernante multidisciplinaire*, laquelle lui apporte *un soutien fort et déterminé*. Ceux qui posent des questions, s'insurgent ou démissionnent sont des *nostalgiques* qui mènent *un combat d'arrière-garde*<sup>1</sup>.

Quand la mode est au renforcement de l'«esprit d'équipe», il organise des randonnées, une chasse au trésor ou du *canyoning*.

Beaucoup disent que cette dégradation – mélange de brutalisation et d'infantilisation – des relations de travail provient d'une extension des règles de l'économie à l'ensemble des activités humaines. Ce n'est pas exact. L'économie, avant toute considération chiffrée, est faite de personnes qui créent, décident et travaillent pour vivre et faire vivre leur famille. C'est une activité noble et nécessaire, où s'ajustent, tant bien que mal, le travail et les gains dans une relation de nécessité réciproque. Il serait donc plus juste de dire que l'économie, parce qu'elle se meut dans le monde matériel, a subi avant les autres la cure de dessèchement chiffré imposée par le gestionnaire.

Olivier Delacrétaz

<sup>1</sup> Nous avons trouvé tous ces termes dans un communiqué indigné de l'Hôpital de Rennaz, réagissant à un article de *24 heures* du 23 juillet 2019 (donc moins d'une année avant la révélation du déficit abyssal de l'établissement, les départs en cascade du personnel soignant et la démission du directeur).

## Occident express 75

C'est une jeune femme d'une grande beauté, fille d'un couple richissime résidant sur les hauteurs de Belgrade. Son nom lui ouvre toutes les portes que sa gracieuse apparition ne serait pas parvenue à déverrouiller. Sur Instagram elle étale sa vie privilégiée sans aucun complexe. Jour après jour, on peut la suivre en photos, entourée d'amis aussi jeunes et beaux qu'elle, dînant dans les meilleurs restaurants de Belgrade, buvant du champagne dans les clubs, dévalant les pistes de ski du sud de la Serbie, se dorant au soleil de Dubaï en décembre, logée dans les palaces les plus luxueux. Entourée d'une petite cour, ne cachant jamais derrière un masque chirurgical son visage aux proportions idéales, vivant comme si 2019 s'était indéfiniment prolongé pour ses yeux aigue-marine. C'est donc une jeune et riche belgradoise parfaitement typique. Elle ne montre aucun intérêt pour les études supérieures ou pour la culture et mène une existence oisive et tapageuse. La pandémie ajoute à ce spectacle anodin une atmosphère de Titanic en ses derniers instants. Ce genre d'existence n'a rien d'original hélas. Mais en Serbie cela témoigne d'un état de fait particulier, et tragique. Depuis deux siècles, les incessants changements de régime et les assassinations politiques ont rendu impossible l'établissement d'une couche supérieure stable de la société. En France ou en Suisse, cette classe (avec la condition expresse d'être renouvelée en permanence) a permis la transmission, et du savoir, et du capital. On peut utiliser le mot d'élite pour qualifier cette classe particulière, que ne définit pas uniquement l'épaisseur

du portefeuille, qui a conscience d'elle-même et se comporte de manière responsable envers le reste de la société. Cette élite permet à l'ensemble de la société de poursuivre l'excellence dans les études ou dans les arts, comme la cour des Habsbourg qui rend possible la sélection et l'éducation du jeune Nikola Tesla, perdu dans son petit village croate. En Serbie, la constitution de cette classe a toujours été interrompue par l'Histoire. Ce que la Yougoslavie de Tito avait légué d'embryon d'élite culturelle et intellectuelle s'est presque entièrement étiolé. Les journaux dignes de ce nom ont pratiquement disparu, les artistes renommés sont tous partis, les chefs de clinique consultent en privé pour améliorer l'ordinaire. Pour la première fois depuis des décennies pourtant, le pays vit une phase de stabilité politique et économique. Protégée par l'Europe et les Etats-Unis, libre de commercer et laissant ses citoyens libres de s'enrichir, la Serbie peut saisir sa chance. Mais au lieu de voir apparaître, comme dans la Yougoslavie monarchique d'entre-deux-guerres, des capitaines d'industrie ou des banquiers finançant la construction d'écoles et de musées, on est prié d'assister à la glotonnerie des nouveaux millionnaires. Et comment leur tenir rigueur de se comporter comme se comportent désormais les millionnaires du monde entier? Partout en effet les élites ont disparu, remplacées par la richesse et la manifestation de la richesse. En Serbie nous n'avons rien à regretter, les élites n'existeront jamais.

David Laufer

### Votations fédérales du 7 mars 2021

- Initiative populaire «Oui à l'interdiction de se dissimuler le visage»: **NON**
- Loi fédérale sur les services d'identification électronique: **NON**
- Accord de partenariat économique avec l'Indonésie: **OUI**

## « Je ris parce que c'est juste »

**V**ie de Samuel Belet est le cinquième roman de Ramuz. Écrit entre 1911 et 1912, il est publié en mai 1913. L'écrivain vaudois a 34 ans et habite encore à Paris.

Samuel Belet est un paysan de la région de Préverenges, à côté de Morges. Il a perdu son père à dix ans et sa mère à quinze. Il n'a ni frère ni sœur. Il commence donc sa vie de jeune homme *seul*. Il éprouve ainsi une solitude affective radicale. Il vivra un premier amour passion, mais malheureusement il sera à sens unique, car Mélanie ne l'aime pas vraiment. Après cet échec douloureux, renvoyé à nouveau à sa solitude, il va réaliser une sorte de grande odyssée qui va le mener dans l'arrière-pays vaudois, dans le Gros-de-Vaud, puis dans la Broye où il vivra une relation purement physique avec Adèle. Il traversera le lac pour aller en Savoie, puis à Paris, où il passe, en « suisse » qu'il est, plusieurs années, et enfin à Vevey où il vivra dix ans. A Paris, il éprouvera la rupture d'une amitié avec Duborgel qui l'avait pourtant jurée indéfectible, mais ce dernier préfère ses idées communistes abstraites à sa relation à Samuel. A Vevey, le narrateur épousera Louise, une veuve qui se laisse aller à la tristesse et ne cesse de péricliter. Leur couple sera stérile et le fils qu'elle a eu de son premier mariage, Henri, rejettera toujours Samuel jusqu'à mourir lui-même quelques mois après sa mère pour la rejoindre au ciel. Samuel s'est donc vu refuser en grande partie le bonheur conjugal et paternel. A 42 ans, il se retrouve à nouveau complètement *seul* et c'est alors qu'il revient à son point de départ, à son village d'origine.

Durant toute sa vie, Samuel travaille et apprend plusieurs métiers manuels, ce qui lui permet de subvenir à ses besoins. Il ne vit jamais dans la misère grâce à une société structurée qui offre toujours un emploi à un homme de bonne volonté. Pour avancer dans sa vie, à chaque étape, à chaque crise, Samuel change de lieu, marche pendant des jours, traverse le lac, revient en train et s'offre en quelque sorte à chaque fois de nouvelles vies. Ces

transitions se font à trois reprises d'une manière qu'on pourrait dire bacchique, dionysiaque pour parler grec. Il quitte la région de Moudon après s'être enivré dans l'auberge de la commune et s'être battu avec les jeunes du village qui le rejettent. Après avoir vendu la maison de Blonay, il boit à Saint-Saphorin et vit une vraie crise lors de la fête des vendanges à Cully. C'est alors lui le vrai Bacchus. Il hurle sa tristesse et sa colère après la perte de Louise. Puis, arrivé à Vernamin, son lieu d'origine, bouclant la boucle de son odyssée, il s'enivre avec Jordan, le pauvre mari de Mélanie, et va vivre une magnifique soirée que l'on peut dire métamorphique. Complètement porté par l'ivresse, il rit d'entendre les drames qui se sont produits pour certains personnages. Il rit de la mort, il rit des drames. C'est un rire cathartique, un rire de dépassement, un rire de vie supérieure. Il rit au fond de la vanité de l'homme et de la vie. Il roule dans la poussière, qui

représente en quelque sorte la vie terrestre,

laisse Jordan rentrer en oubliant totalement cette Mélanie qui l'obséda tant plus jeune et qui ne fut, semble-t-il, pas un cadeau. Il se retrouve couché sous le ciel étoilé, souffre, pleure, a mal d'avoir perdu Louise, sa broche en or lui pique le doigt. Il utilise *le langage*, point fondamental du roman, en lien aussi avec son prénom de prophète, Samuel, car qu'est-ce qu'un prophète sinon un homme de langage qui parle avec Dieu, est capable de l'écouter et qui parle aux hommes au nom de Dieu: « Je m'étais mis à parler tout haut. Tout ça est bien joli peut-être, mais la seule chose qui soit vraie, c'est que tu n'as plus personne sur la terre. Tout le reste est vanité. Tu t'es soulé, c'est entendu; mais, à présent que vas-tu faire? Tu as quarante-deux ans, Samuel. Tu as peut-être bien des années à vivre. Comment vas-tu les vivre? »

Ce roman pousse à vivre. Car que dit Samuel sinon que l'essentiel consiste en la capacité à accueillir la vie et à être habité par elle? Et l'on peut remplacer le

mot « vie » par « amour » ou « Dieu ». La vie est là. Il faut juste l'accueillir, s'ouvrir à elle. Il ne s'agit pas de chercher à être aimé ou de souffrir d'être seul. Il ne faut pas être égocentré. Il faut faire un travail intérieur pour laisser en soi se déployer l'amour pour le monde, pour la vie et pour les autres. Samuel fait ce grand travail de dépouillement intérieur.

Quand, à soixante ans, cultivé qu'il est, car il avait voulu d'abord devenir régent et était doué pour le travail intellectuel, il écrira à nouveau la scène de cette métamorphose, il dira: « Je m'étais mis à hocher la tête, je me répétais: "Tout est fini!" Mais c'est souvent quand on se croit perdu que le salut est le plus proche, et cette fin qu'on croit voir devant soi n'est alors qu'un commencement. » Il a touché le fond et en quelque sorte, comme Aimé Pache, retourné aussi au pays après une odyssée, il « ressuscite », il renaît à une nouvelle vie, à une *vraie* vie. Il ajoute:

« Et puis brusquement je me suis levé, et je n'étais

plus le même homme, et voilà, enfin, j'étais moi. » Samuel est vivant, il n'a plus d'attente narcissique par rapport à la vie. Il a dépassé ses névroses. « L'amour-propre, je n'en avais plus. » Grâce à cette grande disponibilité par rapport à la vie, il sera en paix avec les autres, sera positif avec eux, apprendra à les aimer. Car il remarque aussi qu'il a appris à aimer. Avant, il n'aimait pas vraiment, il pensait trop à lui. Ainsi, à Louise, il dit: « Je t'ai aimée à ma manière, non à la tienne, je n'ai jamais pu m'oublier. » Pourtant, on ne peut pas dire que Samuel ait fait preuve d'égoïsme dans ses relations. Il était au contraire très prévenant et désireux d'aider. Le lecteur peut être surpris de l'analyse de Samuel. On pourrait penser qu'il se comportait de manière normale et correcte, mais il semble que ce ne soit pas suffisant de se comporter de manière « normale »...

Enfin, le roman qu'on lit est *écrit* par Samuel arrivé à l'âge de la maturité, vers

ses 60 ans. Ce récit à la première personne est une autobiographie. Samuel raconte sa vie pour éviter la mort des choses du passé. Il explique, selon une très belle poésie que cette écriture, cette parole, lui a permis de rendre vivant à nouveau les êtres chers qu'il avait perdus. Cette écriture lui a permis de les aimer à nouveau, enfin véritablement, et d'être avec eux dans une vraie présence. Ayant repris l'activité de pêcheur au bord du lac, Samuel est face à l'eau et sur l'eau. L'eau, son lien avec le ciel, qui font qu'ils ne sont plus qu'un, est le milieu où sa pensée peut faire revivre les choses du passé. Il y pêche les choses vécues et mortes. Le lac est comme la page blanche où la plume va chercher, fil noir, muni de pointes de métal, des pêches miraculeuses. La fin du texte est une profession de foi panthéiste. Dieu est partout. L'homme est appelé à rendre présent le divin en lui par un travail de l'esprit et du cœur qui va vers l'amour. Par ailleurs, c'est aussi la magnifique et grande esthétique du jeune Ramuz qui s'exprime ici. L'écrivain, par l'écriture, parvient à faire ce travail de rendre présents les êtres et les choses dans leur plénitude, c'est-à-dire selon une modalité divine ou absolue de l'être.

L'homme doit donc bien plutôt se battre contre son ego, frustré, jaloux, triste. Il doit se dépouiller de ses névroses, plutôt que se fâcher contre le monde, ainsi cet idiot de Borloz qui bat sa « brave vieille jument blanche ». La dernière phrase de ce long roman exprime cette morale fondamentale qui est une éthique et une philosophie générale de la vie humaine: « C'est ainsi que sont les hommes: ils devraient se battre eux-mêmes, et ils battent leur cheval. »

Ce texte est un manuel de vie, comme une longue et puissante parabole. Samuel nous parle – Dieu peut-être à travers lui, vrai prophète; Ramuz lui-même, assurément, prophète de l'Absolu, de la Source, disait Haldas – et, si nous l'écoutons, si nous prenons exemple sur lui, nos vies pourront gagner en éternité.

David Rouzeau

## A la découverte d'un vignoble

Jusqu'au début des années huitante, le vin des Côtes de l'Orbe avait plutôt mauvaise presse et les plaisanteries à son sujet étaient légion, à juste titre parfois: le tube digestif et l'estomac de l'auteur de ces lignes (pourtant natif d'Arnex-sur-Orbe!) se souviennent encore de breuvages plutôt « raides », fort heureusement non commercialisés... Et puis sont arrivées des années d'abondance, où, un peu partout, on s'est mis à parler qualité plutôt que quantité. C'est également à cette période qu'émerge, dans cette région des Côtes de l'Orbe, une génération de jeunes vignerons entreprenants et courageux, bien décidés à prendre en main l'avenir de ce vignoble. Au fil des ans, le niveau de qualité s'élève, les plaisanteries deviennent plus rares et les récompenses acquises dans différents concours toujours plus nombreuses.

Aujourd'hui, c'est un très beau livre<sup>1</sup> qui vient témoigner des années de travail acharné de tous ces

vignerons pour obtenir le respect de leurs pairs et des œnophiles. Écrit à plusieurs mains, il débute par un bref historique narratif des débuts de la viticulture dans la région. La partie suivante, « La vigne dans tous ses états », conte de manière poétique comment, après l'endormissement de novembre, la vigne peu à peu se réveille au fil des mois pour éclater en septembre-octobre.

La troisième partie, la plus longue, présente les différentes caves du vignoble (Domaine du Manoir, Cave du Château à Valeyres-sous-Rances, Cave des Treize Coteaux, Cave des Murailles à Arnex-sur-Orbe, etc.), et dresse le portrait des nombreux vignerons exploitant le vignoble, qu'ils soient propriétaires d'un grand domaine ou de quelques hectares seulement. Sans surprise, on apprend que plusieurs ont passé par l'École de viticulture de Changins, ce qui explique en partie l'élévation du niveau de qualité des vins. On voit aussi

que les recherches sur l'adéquation des sous-sols aux cépages amènent les exploitants à tenter d'implanter, souvent avec succès, des variétés peu communes (du moins dans cette région), comme par exemple le gamay d'Arcenant, le mara, le merlot ou le diolinoir.

Une quatrième partie présente succinctement les communes viticoles qui ont droit à l'appellation Côtes de l'Orbe. Plus d'un lecteur sera ainsi surpris d'apprendre qu'Eclépens et La Sarraz d'un côté, Yverdon (204 m<sup>2</sup> de surface viticole!) et Yvonand de l'autre, font partie de l'appellation.

Sont mentionnées en fin de volume quelques manifestations (Balade gourmande, semi-marathon, Salon des Côtes de l'Orbe à... Daillens!) destinées à la mise en valeur du vignoble et des produits régionaux.

Agrémenté de nombreuses et magnifiques photos, parsemé de

quelques citations d'écrivains et poètes, cet ouvrage agréable à parcourir est un bel outil de promotion d'une région qui mérite d'être mieux connue en Suisse romande et au-delà.

Frédéric Monnier

<sup>1</sup> *Vignoble et vignerons des Côtes de l'Orbe, Territoire, Patrimoine, Histoire*. Editions Attinger, 2020

## La Nation

Rédaction  
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier  
CP 8724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)  
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch  
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

# Identité électronique

Le troisième objet soumis au vote du peuple le 7 mars prochain est le projet de loi fédérale sur les services d'identification électronique (LSIE). On peut parler, sans abus de langage, de la création d'un passeport électronique.

## Souveraineté numérique

Chaque utilisateur d'internet dispose, à l'heure actuelle, d'identifiants lui permettant de bénéficier de divers services.

Le soussigné lui-même en possède plusieurs: un accès auprès de sa banque, de son opérateur de téléphonie mobile, de quelques compagnies aériennes, ou encore auprès des plateformes *Facebook* et *Twitter*. Cet accès *Facebook* l'autoriserait à accéder à d'autres plateformes, comme le site de musique en ligne *Deezer*, ou le réseau social *Instagram*. Un compte *Gmail*, fourni par *Google*, lui octroie un compte *Youtube*. Toutes ces applications ne vérifient que rarement que leur utilisateur existe réellement.

Les GAFAM<sup>1</sup> sont très présents dans la mise à disposition de ces services. En particulier, *Google* et *Facebook* donnent accès à un nombre croissant de services en ligne parallèles. Une part importante de notre identification sur le réseau internet est entre leurs mains, ainsi que le

traitement des données fournies pour assurer cette identification.

Que l'Etat encadre la création d'un passeport numérique et contre, un tant soit peu, les GAFAM n'est pas une mauvaise idée en soi. La souveraineté d'un pays doit, autant que possible, également s'étendre au monde virtuel.

## Un système touffu

La LSIE fixe la procédure de délivrance du passeport numérique. En premier lieu, des fournisseurs d'identité auront préalablement été reconnus par la Confédération, au travers de l'Unité de pilotage informatique de la Confédération (UPIC). Elle sera créée pour l'occasion. Cette reconnaissance est soumise à des critères tout à fait ordinaires de respect du droit suisse ou de fiabilité des employés en terme de sécurité. Les fournisseurs d'identité doivent être inscrits au Registre du

commerce. En application de la loi sur le droit international privé, au moins une des personnes habilitée à la représenter (administrateur, sociétaire) doit être domiciliée en Suisse pour être reconnue.

*Le rapport entre le citoyen et l'Etat doit être le plus direct possible. La machinerie mise en place dans la LSIE ne respecte pas cette exigence.*

Cela signifierait par exemple que l'antenne suisse de *Google*, inscrite au Registre du commerce de Zurich, pourrait offrir ses services. Trois de ses administrateurs sont domiciliés en Suisse, mais aucun n'en a la nationalité. Peut-on réellement parler d'une société suisse dans un tel cas de figure? Une personne morale n'est pas que le résultat abstrait d'une procédure d'inscription au Registre du commerce. Elle est aussi les gens qui la composent, et en particulier sa direction. Nous doutons de pouvoir encore réellement parler de souveraineté numérique si un tel mastodonte étranger devait, dans l'exercice d'une tâche régaliennne, proposer ses services à la Confédération.

La personne intéressée à disposer d'une identification électronique formule sa demande à l'Office fédéral de la police (FedPol), par l'intermédiaire

d'un fournisseur d'accès reconnu. FedPol adresse en retour au fournisseur d'identité ses «données d'identification personnelle», à savoir son nom, son numéro AVS, son sexe, etc. Plus le niveau de sécurité de l'identifiant est élevé, plus le nombre de données transmises est important.

De l'autre côté se retrouvent les «exploitants d'un service utilisateur». Il s'agit des exploitants des plateformes auxquelles le passeport numérique donnerait accès. Il s'agirait par hypothèse de l'administration fédérale, de la Poste, de certaines banques, de *Swisscom*...

En définitive, plusieurs relations se tissent, dans un réseau complexe: UPIC – fournisseur d'accès pour la reconnaissance; demandeur – fournisseur d'accès – FedPol, pour l'octroi du passeport; fournisseur d'accès – exploitant de service utilisateur pour l'utilisation effective du passeport.

La prétendue nécessité d'un passeport numérique ne doit pas nous interdire de questionner cette bureaucratie. Il faut rappeler que le projet de LSIE émane depuis le début du Conseil fédéral, soit de l'administration. Aussi le projet en porte-t-il la marque: une loi précise, de multiples et complexes relations entre des acteurs qu'elle crée pour partie et une terminologie technique touffue. Cela laisse de prime abord à penser que le système a été très bien réfléchi, et qu'il sera donc efficace.

Rien n'est pourtant plus faux. Les systèmes administratifs trop complexes sont souvent les plus fragiles, sinon les plus lourds à utiliser. Dans ce dernier cas de figure, le public n'y recourt tout simplement pas à moins d'y être forcé. Le projet manque alors coûteusement sa cible. C'est ici l'impression que nous laissent les mécanismes mis en place dans la LSIE.

## Une loi hybride

La base constitutionnelle principale du projet de LSIE est l'art. 95 de la Constitution fédérale, autorisant très généralement la Confédération à légiférer en matière d'activités lucratives privées, l'art. 96 sur la concurrence et l'art. 97 sur la protection des consommateurs. On s'étonnera que la Confédération n'invoque pas sa compétence de législation dans le domaine du droit de cité, ou du droit civil, dont découlent les règles sur

l'Etat-civil et les documents d'identité. Si l'on considère le cyberspace comme une extension de la vie quotidienne, il eût fallu invoquer ces fondements-là, pas les compétences de police économique.

Berne considère en réalité la LSIE comme une loi d'encadrement de l'activité économique ayant, dans le cyberspace, trait à l'identification des personnes. Elle ne la voit que corollairement comme une loi sur le passeport numérique. Cette inversion des priorités déséquilibre le projet. Une telle démarche serait pourtant défendable si les Etats modernes ne subissaient pas, dans le domaine électronique, de puissants effets de cliquet, ou, autrement dit, de mises devant le fait accompli.

## Une centralisation

Le but avoué de la Confédération est de recourir au passeport numérique dans le cadre de la cyberadministration. Ce passeport verra ainsi son rôle croître. Il risque bien, à terme, de devenir le seul passeport utilisable. Le livret de service est en train de connaître une telle évolution.

Le passeport numérique doit donc d'abord être pensé dans cette perspective. Le rapport entre le citoyen et l'Etat – titulaire *ex rege* du pouvoir de délivrer des documents d'identité à ses citoyens – doit être le plus direct possible. La machinerie mise en place dans la LSIE ne respecte pas cette exigence.

Dans le Canton de Vaud, les passeports sont délivrés par le Service de la population. Les cartes d'identité sont délivrées par les communes, ce qui instaure une proximité entre les citoyens et leurs autorités. Dans vingt ou trente ans, le passeport numérique aura pris de l'importance. La LSIE risque fortement de supplanter les règles et procédures régissant la délivrance par les cantons et les communes des documents d'identité classiques.

Cantons et communes sont totalement absents du projet soumis au vote du peuple, qui ne les mentionne même pas. Notre Canton connaît pourtant déjà un système d'identification électronique pour les prestations en ligne de l'Etat de Vaud. Il est consacré dans la *LCyber*<sup>2</sup>. Son système est beaucoup plus simple que celui proposé par la LSIE, et autorise déjà la cyberadministration. Il nous paraît satisfaisant. Nous en faisons, à titre professionnel, presque quotidiennement l'expérience avec le Registre foncier. Cela met en doute les compétences supposément supérieures de la Confédération en la matière.

Même dans l'exécution de tâches relevant du fédéralisme d'exécution, ce sont bien des fonctionnaires cantonaux qui tiennent les guichets: qu'il s'agisse du Service des automobiles, du chômage, de l'AVS ou de l'état-civil. La création d'une identité électronique uniquement fédérale autorisera à terme le remplacement, total ou partiel, des guichets réels de ces autorités cantonales. Un guichet virtuel fédéral unique finira par les supplanter. Nous voterons NON.

Félicien Monnier

<sup>1</sup> Google, Amazon, Facebook, Apple, Microsoft

<sup>2</sup> Loi vaudoise sur les moyens d'identification électronique et le portail sécurisé des prestations en ligne de l'Etat, BLV 172.67.

## † Guy Delacrétaz

Guy Delacrétaz avait le don de l'amitié. Cela tenait à sa cordialité naturelle, à sa convivialité, et aussi au regard positif qu'il jetait sur les richesses du monde, sur la beauté de la vie et sur le tempérament des hommes. On ne compte pas ceux qui lui vouaient leur estime et à qui, en retour, il portait une attention joviale et, au besoin, une aide efficace.

Le temps de ses études a été consacré à Zofingue autant qu'à la science juridique et il a noué, chez les porteurs de la casquette blanche, des relations de solide camaraderie. Il est entré en politique active en reprenant au pied levé le secrétariat de la campagne référendaire (victorieuse contre Kurt Furgler!) sur la première loi fédérale sur l'aménagement du territoire; son énergie et son entreprenant firent merveille; son culot aussi: n'allait-il pas auprès de gros bonnets de l'économie alémanique, plus prodigues de discours que de soutiens financiers, en leur disant: «On ne vous demande pas un credo, on vous demande un crédit»?

Devenu secrétaire patronal, il savait animer avec élan et bonne humeur les associations dont il avait la charge; plus d'un président ou d'une présidente lui en resta durablement reconnaissant. Puis, communicateur-né, de son talent il fit son métier et fonda son bureau de relations publiques. A ses clients, il ne recommandait pas l'esbroufe publicitaire; il les persuadait qu'un bon message devait se fonder sur la véracité et les conduisait à présenter leur entreprise, leur projet, leur produit en allant à l'essentiel avec simplicité.

Ses charges professionnelles ne l'empêchèrent pas de collaborer à notre Mouvement de façon discrète certes, mais régulière et précieuse, de même qu'il collaborait occasionnellement à

notre journal. Il proposait continuellement à ses clients et autres relations de s'abonner à *La Nation*. On se souvient en outre de repas excellents qu'il préparait pour les convives de l'abbaye de la Ligue vaudoise: 100 personnes! Il a aussi œuvré pour d'autres groupements à but idéal, notamment l'Association romande contre la drogue.

Amateur de bonne chère et friand de bons crus, il savait amuser la tablée en enchaînant, pendant une demi-heure parfois, les histoires les plus drôles.

Or ce joyeux compagnon était aussi un homme de foi. Son engagement dans l'Eglise vaudoise a pris des formes multiples. Citons sa participation au conseil de la Fondation des Terreaux, sa présidence de l'assemblée de paroisse de Pully – assumée jusqu'à maintenant – et particulièrement son travail à Crêt-Béard, accompli durant 37 ans, comme membre puis vice-président du conseil de fondation et comme président de la Fondation Gabrielle Margot; il y remplissait ses fonctions avec dévouement, ses avis avaient du poids et il s'entendait à accompagner le pasteur résident, dans ses tâches de gestion, d'une présence attentive.

Atteint depuis quelque temps par une maladie incurable qui allait le paralyser progressivement, il a affronté ce coup du sort avec une fermeté d'âme qui appelait l'admiration. La mort nous l'enlève avant qu'il ne soit trop touché par un inexorable déclin et nous laisse donc le souvenir intact de sa personne rayonnante et généreuse.

Nos pensées de sympathie vont à l'épouse, aux enfants, dont notre collaborateur Romain, au frère et à la famille de Guy, dont nous honorerons la mémoire.

J.-F. Cavin

# Le goût de ce qui dure

A utant que nous sommes, nous faisons l'expérience du changement durant l'adolescence et la vieillesse. Nous nous réjouissons de croître en force, quittant un état incertain et parfois douloureux. Dans le meilleur des cas, nous nous extrayons de l'anonymat, nous devenons quelqu'un. Puis nos sens et notre intellect faiblissent, notre peau se flétrit, nos traits se durcissent. Nous finissons par admettre que nous sommes promis à une fin inéluctable. Nous avons notre place dans le cortège des personnes aimées qui disparaissent l'une après l'autre.

Nous aimons forcer, mais nous craignons le vieillissement, le pourrissement, la chute.

Le hasard a voulu que nous lisions simultanément *Posés les uns à côté des autres* de Ramuz et *les Barbares*, essai sur la mutation (2006), de l'écrivain italien Alessandro Baricco. Les deux auteurs se demandent comment faire face au changement dans lequel nous sommes tous pris.

## Les barbares

A partir d'exemples concrets tirés du monde des vins, du football et des livres, ou du fonctionnement de Google, Baricco décrit le monde barbare et lui oppose la culture bourgeoise issue de la Révolution française, dont le premier sommet fut Beethoven, pourtant tenu lui-même pour un barbare par les premiers auditeurs de la IX<sup>e</sup> symphonie.

Sexagénaire, Baricco est un bourgeois progressiste décontenancé par la nouveauté. Tout change autour de lui; il peine à trouver sa place dans le courant. Les barbares vivent dans un flux de *news*, d'emplois successifs, de désirs et de divertissements multiples. Comme dans un film, ils se projettent de séquence en séquence. Le passé n'est pour eux qu'un champ de débris dont ils se servent au besoin. Ils se passent de l'âme et du sacré. Une innovation technique, américaine en général, engendre une nouvelle extase commerciale. Les privilèges d'une caste sont accordés à une masse d'hommes nouveaux. Usant d'un langage simplifié, le jeune barbare s'agit à la surface des choses, il surfe et s'adapte aux soubresauts de l'Empire occidental. Multitâche, il feuillette un manga en fredonnant un jingle publicitaire, regardant une série sur *Netflix*, caressant le chien du pied, la bouche pleine de chips, et saisissant soudain son portable pour consulter les notifications.

Il y a toujours des vins excellents (mais *hollywoodiens*, consommables sur la planète entière), de beaux gestes

footballistiques, et beaucoup de livres, mais toutes ces choses se conforment aux exigences du spectacle, de la vitesse, de la circulation commerciale. Le but est le mouvement. Le barbare ne plonge plus dans les choses. Il ne parvient pas à fixer son attention.

**L'homme a besoin d'autre chose : de beauté, de vérité, d'un rapport élémentaire au lac, au ciel, à la terre.**

La culture de la haute bourgeoisie était tout autre, fondée non sur la communication, mais sur l'expression artistique, sur le geste noble et singulier. Elle s'enracinait dans le passé, cherchant à transmettre un héritage qu'elle approfondissait. L'effort lent et minutieux était prôné, alors que le barbare contemporain n'aime que les petites déviations latérales, les différences minimes vite effacées, redoutant d'avoir à demeurer quelque part. Dans le monde barbare, l'école de papa ne pèse rien face aux écrans. Homme de gauche, Baricco devine dans la démocratie le signe avant-coureur de l'invasion barbare. Au sein de cette mécanique prétendument parfaite qu'il fallait exporter partout, la moyenne et le consensus règnent; les libertés diminuent au profit de la sécurité.

Le barbare ne s'intéresse pas à l'origine, car le sens ne s'y tient plus. Les choses étant ce qu'elles deviennent, la révélation du sens est sans cesse reportée, sur le mode utopique.

Chacun d'entre nous est pris dans la mutation, qu'il le veuille ou non. Il ne sert à rien de construire une muraille autour des ruines de l'ancienne civilisation. Les barbares la contourneront ou y feront des brèches. Il ne sert à rien non plus d'emprunter le langage simplifié des nomades pour les convertir à la sédentarité et leur rendre la tradition captivante. A ce jeu, l'esprit barbare prend le dessus et s'insinue dans la tradition pour la détruire.

Des sommets demeurent pourtant: Homère, Dante, Shakespeare, etc. Nous devons décider ce que nous voulons emporter dans le monde nouveau, mettre ce qui nous est cher à l'abri de la mutation, mais dans la mutation. Pas de capitulation simple et définitive: nous pouvons perdre, mais éviter de nous perdre.

## Modernisation

Dans *Posés les uns à côté des autres*, certains personnages appréhendent la modernisation. Les temps aussi sont posés les uns à côté des autres, le passé et le présent; les vieilles gens que les habitudes nouvelles menacent chaque jour de plus près, mais qui se défendent et les jeunes, tournés vers quelque chose comme un avenir dont ils ne savent pas

très bien de quoi il est fait, mais en qui ils ont mis leur confiance. La modernisation se traduit par le progrès technique. Un village vigneron de 1940 (Pully) s'urbanise. A la place des vignes arrachées, on bâtit des villas et des garages. Camions, voitures, trains et bateaux à moteur

se multiplient. L'un des héros du roman, Vuille, grimpe aux poteaux télégraphiques pour tirer les fils de cuivre porteurs de nouvelles. Le vivant recule, la mécanique s'impose; la communication remplace l'expression. La mécanique symbolise la répétition vide de sens: à l'enterrement de sa fille, le vigneron Parisod avance mécaniquement (la phrase est mise en évidence deux fois sur la même page). L'électricité fait fonctionner les cloches de l'église: *Il n'en coûte plus rien aux hommes. On pèse sur un bouton, tout s'ébranle; on pèse sur un bouton, tout retourne au silence.* Le Valaisan Antille le déplore: *Pourquoi est-ce qu'ils font sonner leurs cloches à l'électricité? Il faut sonner les cloches à bras. Le bon Dieu n'est sensible qu'à la peine qu'on prend pour lui. Ils ne s'occupent que du bruit qu'ils font puisqu'il faut le faire et de le faire au moindre coût. [...] Ils sonnent mal.* Et Antille d'évoquer Dayer, un sonneur de cloche qui avait tué sa sœur et avait récupéré son emploi, une fois sorti de prison, tellement il sonnait bien. Baricco pourrait dire que le sonneur traditionnel Dayer effectue un geste noble, spirituel et unique. La technique engendre, elle, la répétition: le spécialiste

en vinification concurrence l'artisan-vigneron, la confection écarte la couturière et le *sur-mesure*.

## Ce qui dure

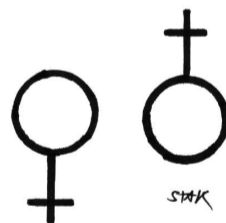
Pour réanimer une noyée, les sauveteurs utilisent en vain un *pulmotor*, appareil de ventilation artificielle, qui fait cette besogne mieux que nous, plus régulièrement que nous, qui ne se décourage pas, qui ne se fatigue pas, qui persévère aussi longtemps qu'on veut. Même mise en échec, la technique triomphe parce qu'elle libère l'homme de l'effort. Ni Baricco ni Ramuz ne pensent qu'on doive se soustraire à la mutation technique. L'homme a cependant besoin d'autre chose: de beauté, de vérité, d'un rapport élémentaire au lac, au ciel, à la terre. L'électricité favorise la communication, mais les personnages de Ramuz n'arrivent pas à se parler, et les barbares de Baricco n'ont rien de substantiel à dire. La mutation est une évidence: ces changements, on n'y peut rien, nous autres [...] On n'est plus rattachés qu'à des choses passagères, qui s'usent vite, dont on se lasse, toute chose étant livrée d'avance à sa propre destruction, mais nous n'avons de goût que pour ce qui peut durer, et ce qui dure n'appartient pas à l'ordre matériel, mais au sacré.

Bien qu'incroyants, Baricco et Ramuz font signe vers la Vie éternelle, vers la contemplation de Dieu où réside toute joie, et non pas un jour, un mois, ou une année: non pas pour un morceau de temps [...], il n'y aura plus de temps, nous serons guéris du temps.\*

Jacques Perrin

\* Ce qu'a retenu M<sup>lle</sup> Cosandey de la prédication d'un témoin de Jéhovah (p. 216 du roman)

AUJOURD'HUI      DEMAIN ?



## Pour en finir avec cinquante ans d'inégalité

Les hommes et les femmes ne sont pas égaux. Ce n'est pas nous qui l'affirmons – jamais nous ne l'oserions – mais la Radio-télévision suisse romande, qui relaie les conclusions d'une enquête officielle «VOTO». Cette découverte scientifique est liée à l'unique sujet qui intéresse les médias en ce moment, à savoir la célébration du cinquantième anniversaire du droit de vote des femmes. On apprend ainsi que ces dernières, selon les chercheurs, ne votent pas de manière égale aux hommes: «Généralement plus à gauche, les votantes ont fait passer des changements politiques et sociaux que les hommes refusaient. [...] Norme antiraciste, libéralisation des règles du mariage, moratoire sur les centrales nucléaires, naturalisation facilitée: sans le suffrage féminin, ces évolutions n'auraient pas vu le jour.»

## LE COIN DU RONCHON

Si nous avons émis l'hypothèse que la revendication du suffrage féminin – tout comme celle d'accorder le droit de vote aux étrangers, ou aux enfants dès seize ans – répondait à des motivations politiques visant à favoriser le succès des idées de gauche, on nous aurait traités de complottistes. Et on nous aurait affirmé que c'était faux. Tandis que si ce sont des sources officielles qui le révèlent, ça passe beaucoup mieux.

Ce constat nous ramène au titre d'un communiqué des Verts lausannois: «50 ans de droit de vote des femmes, et après?» De manière un peu hâtive (et cynique), nous avons d'abord interprété ce «et après?» dans le sens de: «Et alors? qu'est-ce qu'on en a à faire?» Nous comprenons maintenant notre erreur: il s'agissait plutôt d'un appel à se projeter dans l'avenir, à franchir un pas supplémentaire afin qu'à l'égalité de droit succède – enfin! – l'égalité de fait. En d'autres termes: les pouvoirs publics sont appelés à agir avec détermination afin que les femmes se mettent à voter – enfin! – comme les hommes, plus à droite et de manière plus conservatrice.

Les opposants [au traité commercial avec l'Indonésie] négligent de prendre en compte les conséquences d'un échec du projet qu'ils attaquent. Ils préfèrent affirmer leurs convictions en faisant abstraction des situations concrètes dans lesquelles elles

devraient s'incarner. Au final, cette position sacrifie la possibilité d'avancées partielles au profit d'un idéalisme en réalité stérile.

Jean-Daniel Delley, Domaine Public, 1<sup>er</sup> février 2021-02-02